

Catherine Delors

Blanche

et la bonne étoile

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman



© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2023

ISBN 978-2-35087-881-2

Éditions Héloïse d'Ormesson
92 avenue de France, 75013 Paris
www.editions-heloisedormesson.com

En application du code de la propriété intellectuelle,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.



C'ÉTAIT L'UN DES JOURS LES PLUS COURTS de l'an IX de la République, une et indivisible. Le 3 nivôse, dans le calendrier actuel. Le 24 décembre 1800, ancien style. La veille de Noël, comme on disait avant la Révolution. Blanche Coudert n'oublierait jamais ce qu'elle faisait ce soir-là.

La chambre baignait dans le halo jaune du réverbère qui éclairait cette partie de la rue du Hasard. Deux heures plus tôt, il faisait encore jour quand l'inspecteur en chef Roch Miquel l'y avait retrouvée, et les amants avaient été trop pris par leurs étreintes pour se soucier de fermer les volets à la nuit tombée. Roch était allongé, nu, la peau ambrée, entre les jambes de Blanche. La tête renversée en arrière, il laissait reposer la masse de ses boucles sombres coupées court, à la Titus, sur l'une des cuisses de la jeune femme.

Grand, large d'épaules et de torse, il aurait pu, si son nez n'avait été si aquilin, servir de modèle à monsieur David pour un dieu antique. Pas Apollon, mais plutôt Mars, amoureux, belliqueux. Et Blanche, sous sa couronne de cheveux noirs, aurait été sa Vénus. S'ils avaient pu se montrer ensemble en public, songeait-elle, les gens se seraient retournés sur le couple qu'ils formaient. Mais ils n'avaient à eux que ce garni, avec son vaste lit drapé de satin bleu passé, ses sièges flétris d'auroles, son bidet dans un coin, sa coiffeuse dont les tiroirs renfermaient ses brosses et ses épingles à cheveux.

La soirée allait bientôt les séparer et ils n'avaient pas le temps de reprendre leurs ébats. Blanche devait assister avec son mari à la première de *La Création du monde* de Haydn à l'Opéra, l'événement musical de la saison. Quant à Roch, il irait souper au Petit Tonneau, le cabaret de son père, rue Croix-des-Petits-Champs.

Blanche contemplant le profil altier de son amant, qui n'était plus à elle que pour quelques minutes.

– Il y aura des invités chez ton père ?

– Son plus vieil ami, un négociant en vins du même pays que nous en Auvergne. Et la fille du bonhomme.

– Quel âge a-t-elle ?

– Vingt et un ans.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Alexandrine.

– Est-elle jolie, cette Alexandrine ?

Roch, souriant, tourna la tête vers Blanche pour déposer un baiser à l'intérieur de sa cuisse, là où la peau était la plus soyeuse.

– Pas vilaine. Mi-blonde, mi-rousse.

Elle se retint un moment, essayant de ne pas prononcer les mots dont elle savait qu'ils allaient irriter Roch. En vain.

– Et je suppose qu'on veut te la faire épouser.

Avec un long soupir, il se leva pour aller fermer les volets. Il se dirigea vers la coiffeuse pour allumer les bougies dont la lumière éclairait son visage par le bas, y creusant des ombres dures. Il la toisait maintenant de toute sa hauteur, son sourire disparu. La voix était devenue brève, distante.

– Blanche, tout ce que j'ai à donner à une femme, je te le donne. Et toi, me donnes-tu tout ce que tu as à donner à un homme ? Tu sais bien que non. Tu vas rentrer chez toi, te parer de tes plus beaux atours, t'installer dans ta loge à l'Opéra, la main dans celle de ton mari, au milieu de tes amis aristocrates. Pendant que moi, je vais passer la soirée dans l'arrière-salle d'un cabaret, en compagnie d'un

vinassier qui parle à peine français et d'une pucelle qui n'arrive pas à me regarder dans les yeux.

Roch détestait l'idée du mariage, surtout celui de Blanche, qui lui rappelait toutes les autres choses qui les séparaient. Un observateur hâtif ne l'aurait peut-être pas deviné, mais il venait du monde grouillant des rues de Paris et des gens qui y survivent dans la misère, ou en crèvent ; un monde tout proche, auquel elle resterait à jamais étrangère, qu'elle ne pouvait pas plus imaginer que celui des Iroquois aux Amériques. Cette part de lui, cette qualité exotique qui la fascinait, rendait ce qui les unissait d'autant plus ténu.

Il s'empara du broc de faïence sur la coiffeuse et s'assit sur le bidet. Elle regardait l'eau couler le long du ventre de Roch, emporter la moiteur, l'odeur, le souvenir de l'amour. Elle se leva à son tour, prise du désir de le toucher, de l'embrasser. Mais elle le connaissait assez pour laisser passer l'accès d'humeur. Elle se contenta de lui tendre une serviette qu'il accepta en silence.

Debout, il s'essuya lentement, soigneusement, sans lui jeter un regard. Après avoir reposé la serviette sur la coiffeuse, radouci, il l'enveloppa de ses bras, caressa des lèvres la longue chevelure noire. Elle se serra contre lui, peau contre peau, comme pour se fondre en lui.

Mais bientôt, il se détacha d'elle, d'un tressaillement presque imperceptible de l'épaule.

– Habille-toi, mon cœur. Tu vas être en retard pour l'Opéra.

Il la renvoyait à son monde à elle.

– Quand vais-je te revoir ?

– Dès que tu le pourras.

Chacune de leurs rencontres était une fête, mais ce moment où ils se quittaient laissait toujours à Blanche le pressentiment qu'ils ne se retrouveraient pas. Ce soir-là plus que jamais.

LA NUIT ÉTAIT TOMBÉE sur la rue Nicaise. On recommençait à l'appeler la rue Saint-Nicaise, car les saints réapparaissaient timidement dans le parler de tous les jours. À quelques centaines de pas de là, les lumières du château des Tuileries brillaient dans le brouillard.

Les passants emmitoufflés se dépêchaient de rentrer chez eux, leur journée de travail terminée. Certains, vêtus avec élégance, se rendaient chez des amis pour célébrer l'ancienne fête. Au café d'Apollon, les clients buvaient, gueulaient, chantaient. Les boutiques étaient encore ouvertes. La femme du gantier, grosse de six mois, son petit garçon pendu à ses jupes, s'appuyait contre son comptoir. Elle discutait avec la bonne, qui épluchait des carottes et des navets en prévision du souper. Le tailleur d'à côté découpait un morceau de drap posé sur son établi. De l'autre côté de la rue, l'horloger, la loupe vissée à l'œil, insérait un ressort dans une montre. Des musiciens, reconnaissables aux étuis qui contenaient leurs instruments, se dirigeaient d'un pas vif vers l'hôtel de Longueville, tout illuminé, où devait se tenir une fête somptueuse.

Malgré le froid, les habitants de la rue Nicaise avaient gardé portes et fenêtres ouvertes pour voir passer la voiture de Napoléon Bonaparte, le Premier Consul, qui s'était installé au château des Tuileries dix mois plus tôt. Il aimait se promener au cœur de la

capitale dans une voiture tirée par six chevaux blancs, au son des tambours, des trompettes et des salves d'artillerie. Mais ce soir-là, il n'y aurait pas de pompe militaire, car le Premier Consul allait simplement assister à la première de *La Création du monde* de Haydn à l'Opéra.

Joseph Picot de Limoëlan en était informé, il avait acheté tous les journaux, lu et relu tous les détails, mais il n'était pas habillé pour une telle soirée. Fouet à la main, en blouse de toile bleue qui flottait autour de sa silhouette élancée, il menait par la bride le cheval qui tirait une charrette couverte d'une bâche grise. Un autre homme, Pierre de Saint-Réjant, lui aussi légèrement bâti, mais moins grand, suivait la charrette, la mâchoire serrée, les sourcils froncés. Un troisième, François Carbon, se pavanait sur ses jambes courtes et dévisageait toutes les femmes qu'ils croisaient. Tous deux avaient aussi revêtu une blouse bleue.

Limoëlan arrêta l'attelage devant le café d'Apollon. Il avait arpenté une dernière fois la rue cet après-midi-là, et en avait conclu que c'en était le tronçon le plus étroit. Le froncement des sourcils de Saint-Réjant s'accrut à la vue des fenêtres du café, qui projetaient des rectangles jaune vif dans la nuit.

– Mais non, enfin, regarde-moi toute cette lumière!

Limoëlan, sans un mot, tira sur la bride du petit cheval. L'animal renâcla, un nuage de buée lui sortant des narines, et se mit en route. Ils déplacèrent la charrette à l'intersection de la rue de Malte, moins éclairée, et qui offrait une échappatoire, si l'un d'eux devait en réchapper.

Limoëlan posta la charrette de biais, entravant la circulation. Les cochers tiraient sur leurs rênes, faisaient des embardées, juraient. Les trois hommes, ignorant les bordées d'insultes, se rendirent tour à tour au café d'Apollon où, le visage sombre, ils vidèrent en silence chopine après chopine de vin. Leur résolution était ferme, bien sûr, et ils étaient entièrement dévoués à la cause. Pourtant, telle est la fragilité

humaine que même les plus braves redoutent la mort. Certains des saints eux-mêmes, bien qu'assurés de la récompense qui les attendait dans la vie éternelle, n'avaient-ils pas reculé devant la gloire du martyre ?

Les trois hommes, ragaillardis par leurs libations, se réunirent à nouveau autour de la charrette. Limoëlan échangea quelques mots à voix basse avec ses compagnons et partit en direction de la Seine. Carbon, la bride du cheval en main, siffla une jeune femme, qui s'éloigna du plus vite qu'elle le put.

Limoëlan suivait les galeries du Louvre. Il s'arrêta, grognant d'impatience, enleva ses lunettes à monture d'or, tout embrumées, les essuya avec son mouchoir. Comment trouver ce qu'il voulait dans ce brouillard ? Il poussa jusqu'au pont Royal, le « pont de la Liberté », comme la racaille avait désormais l'impudence de l'appeler, et traversa la Seine. Sur la rive gauche, il reconnut la silhouette massive de l'ancien bureau des Fiacres, transformé en caserne. Parmi le flot des passants, il distingua deux silhouettes fluettes sous un réverbère ; des enfants, semblait-il. Il s'approcha. Il pouvait à présent voir leurs jupes. Deux fillettes, des petites vendeuses des rues, tapant du pied dans le froid. Chacune portait un plateau en osier, attaché à l'épaule par une sangle de cuir.

N'importe laquelle des deux ferait l'affaire, mais il lui répugnait de choisir. Le plateau de l'une des petites vendeuses contenait encore quelques pains ; celui de l'autre était vide, elle attendait simplement sa compagne. C'était elle, l'élue.

Limoëlan s'adressa à elle avec douceur. Un sourire illumina son visage marqué de petite vérole lorsqu'il lui glissa une pièce d'argent dans la main. Elle passa la sangle par-dessus son épaule et tendit le plateau vide à l'autre fillette.

– Tu l'rapport'ras à maman, hein ?

Limoëlan, suivi de l'enfant, traversa de nouveau la Seine pour regagner la rue Nicaise. Il se retournait pour observer le petit corps

maigre que peinait à dissimuler une jupe rayée en lambeaux. L'enfant serrait autour de son cou une veste de laine, dont les manches trop courtes laissaient à nu des poignets rougis par le froid. Quel âge pouvait-elle avoir ? Douze, treize ans ? Il ne lui avait pas demandé son nom, qui n'avait d'ailleurs aucune importance.

– Allons, dépêche-toi un peu !

Elle pressa le pas, trotinant derrière lui. Quand ils eurent rejoint les deux autres hommes, Limoëlan lui tendit la bride du cheval et le fouet.

– Souviens-toi, quoi qu'il arrive, le cheval ne doit pas bouger d'un pouce. C'est très, très important. Comprends-tu ?

– Oui, monsieur, je f'rai très, très attention.

L'animal, couvert de sueur, se contentait de renifler bruyamment des feuilles de chou tombées sur les pavés et ne semblait guère d'humeur à prendre le galop. La fillette lui flattait l'encolure, déplaçait son poids d'un pied à l'autre, jouait à faire claquer le fouet. Limoëlan releva sa blouse pour vérifier l'heure à sa montre. Il échangea un regard avec Saint-Réjant et opina de la tête avant d'aller se poster à l'angle de la rue Nicaise et de la place du Carrousel.

Bientôt, il vit un cortège de voitures quitter les Tuileries et se diriger vers lui. Il fut pris de frissons. Enfin. Il y avait si longtemps qu'il attendait ce moment. Quelques secondes de plus et tout serait fini. Il savait qu'il devait faire signe à Saint-Réjant, mais son cœur s'arrêta et il ne put lever la main. Il était encore figé, submergé par une émotion qu'il ne pouvait définir, lorsque la première voiture passa devant lui et tourna dans la rue Nicaise.

La fillette entendit le cliquetis des roues et le bruit des sabots, et contempla, fascinée, les dragons aux uniformes splendides qui entouraient le cortège. L'un d'eux, sabre au clair, galopa vers la charrette et hurla qu'on l'écartât du chemin. Sa monture projeta Saint-Réjant contre le mur d'une maison. La fillette, bouche bée, s'accrocha de toutes ses forces à la bride, admirant les brandebourgs dorés de la

veste du dragon, la queue de cheval qui retombait de son casque brillant, la peau de bête fauve tachetée, les griffes attachées, qui lui servait de tapis de selle. De sa vie elle n'avait rien vu de si étrange et de si beau. Elle ne prêta pas attention à Saint-Réjant, qui avait rapidement repris son équilibre et glissé la main sous la bâche.

Mais le cocher de la première voiture avait tout vu. Il jura à haute voix, fouetta ses chevaux à toute volée et partit au grand galop. Un éclair aveuglant déchira la nuit. Le tonnerre secoua l'air. Les chevaux des dragons se cabrèrent, hennirent sauvagement, trébuchèrent. Des pavés, des tuiles, des tessons de verre, des pans de murs, des cheminées entières, des lambeaux de chair pleuvaient sur la rue.

Du cheval restaient la tête, intacte comme un trophée, une jambe avant, un côté du poitrail et de la croupe. De la paille sortait du collier de cuir.

R OCH MIQUEL AVAIT FAIT HALTE chez lui avant d'aller au Petit Tonneau. Un mélange de pudeur, de honte, de respect l'empêchait de se présenter devant son père dans les habits et le linge que Blanche venait de toucher. Qu'aurait dit d'elle Antoine Miquel ? Une mauvaise épouse, une dévergondée, une moins-que-rien et, pour couronner le tout, une ci-devant !

Roch n'avait jamais manqué de femmes. Quand il prenait la peine d'adoucir le regard brusque de ses yeux bruns, elles succombaient volontiers. Avant Blanche, il avait eu des bourgeoises, épouses de marchands aisés, d'avocats, de médecins, instruites, plaisantes, délaissées, un peu plus âgées que lui, prêtes à se donner à un bel amant fougueux. Souvent, c'était elles qui se chargeaient des avances. Elles ne faisaient guère de manières au lit, et on n'avait pas besoin de leur enseigner ce qui plaît aux hommes. Certaines étaient mères, et leurs formes avaient acquis une plénitude qu'il trouvait accueillante, apaisante. Quant à lui, il se montrait attentif, prévenant, courtois, discret, il n'avait jamais plus d'une femme en même temps. L'amant idéal.

Mais au bout de quelques mois, une fois la flambée du désir assouvie, c'était lui qui s'éloignait, lassé de la grammaire pesante et un peu ridicule de l'amour : la sentimentalité mièvre, les questions intempestives sur son enfance, les déclarations enflammées, les

serments éternels, les mèches de cheveux dont il ne savait que faire, les révélations d'alcôve, les comparaisons flatteuses avec les prouesses intimes du mari, puis les larmes, les plaintes, les supplications, les menaces, les scènes de jalousie, les drames à trois sous et, finalement, les *Tu m'aimes?* qui le faisaient fuir sans espoir de retour. Demandait-il aux femmes si elles l'aimaient ?

Avec Blanche, tout était différent. D'abord, ce n'était pas une bourgeoise, sa mère était une aristocrate. Elle ne parlait jamais de son père, qui devait être mort depuis longtemps. Et puis Blanche était plus belle que toutes les autres maîtresses de Roch. En réalité, c'était la plus belle femme qu'il ait jamais vue. Même son prénom semblait fait pour elle, Blanche, dont la pâleur d'albâtre ressortait sous la gloire de ses cheveux de jais.

Roch l'avait rencontrée dans l'exercice de ses fonctions. Il avait été chargé par le citoyen Fouché, le ministre, un homme qui savait juger les hommes, de percevoir auprès des tripots et des bordels du Palais-Égalité les contributions qu'il leur plaisait de verser aux bonnes œuvres de la police.

Parmi ces établissements, l'on comptait le salon de jeux de madame de Chérel. Elle recevait Roch dans sa chambre, parfois allongée sur un canapé, sa pantoufle en équilibre sur l'orteil, parfois assise à sa coiffeuse, nouant sa jarrettière autour d'une cuisse ferme et ronde. C'était bien là l'impudeur des femmes nobles de l'Ancien Régime, ces garces dont lui avait parlé son père, qui se dévêtaient devant leurs laquais pour leur faire sentir qu'elles ne les tenaient pas pour des hommes.

La citoyenne Chérel bâillait, souriait à Roch, se dirigeait d'une démarche sinueuse vers un coffre-fort caché sous un élégant placage d'acajou. Elle n'était plus très jeune, mais il devinait les courbes d'un corps superbe sous son déshabillé, sans en être troublé. Aux familiarités de mauvais aloi de cette femme, il opposait un mépris sans appel

et se hâtait de partir, ignorant la pression de sa main lorsqu'elle lui tendait son sac d'or. C'était lors d'une de ces visites qu'il avait rencontré Blanche. Madame de Chérel l'avait reçu, pour une fois tout habillée, non dans sa chambre, mais dans une sorte de boudoir où elle prenait le thé avec une toute jeune femme. L'inconnue avait souri à Roch, le sourire de l'innocence, flottant, sans affectation, sur une petite bouche, ronde et rouge comme une cerise. Et il ne s'arrêtait pas à la bouche, il illuminait les grands yeux noirs et creusait des fossettes dans les joues enfantines. Sa robe blanche, droite et simple, apparaissait délicieusement modeste au milieu des dorures de la pièce. Roch s'étonna de découvrir une telle créature dans un tripot, comme une fleur sur un tas de fumier.

– Pourquoi, maman, ne me présentez-vous pas à monsieur ?

Roch en demeura stupéfait : la jeune personne était donc la fille de madame de Chérel !

– Eh bien, Blanche chérie, l'inspecteur en chef Miquel est de la police. Tu sais que le ministre honore mon salon de sa protection.

Les yeux mi-clos, madame de Chérel désigna Blanche.

– Ma fille, madame Coudert.

Roch la salua d'une brève inclination de la tête. D'ordinaire, en matière d'aventures amoureuses, il s'en tenait aux femmes mariées, fuyant comme la peste les pucelles, ou supposées telles. Un moment d'inattention, de désir imprudemment dévoilé, et on lui demanderait d'épouser une fille dont il n'avait que faire. Mais cette fois, il lui fut désagréable d'apprendre que cette Blanche appartenait à un autre homme. Son mari devait être le banquier Coudert, l'un des hommes les plus riches de Paris déjà avant la Révolution. Si c'était bien lui, il devait avoir au moins trente ans de plus que sa charmante épouse.

Blanche, toujours souriante, tendit à Roch une main gracile qu'il prit en silence.

– Je suis ravie de faire votre connaissance, monsieur. Voulez-vous prendre le thé avec nous ?

Le thé, dans un tripot ! Pourquoi pas une tasse de camomille avec la citoyenne Renard, la mère maquerelle du bordel voisin ?

– Ce serait avec le plus grand plaisir, mais j’ai affaire avec la citoyenne Chérel.

– Je vais donc vous laisser. Mais alors, me feriez-vous l’honneur d’assister à une soirée musicale que je donnerai demain soir ? J’habite rue de Babylone.

Sans attendre sa réponse, elle quitta la pièce avec la légèreté d’une apparition, abandonnant dans son sillage un parfum de verveine et de citron. Il prit congé de madame de Chérel, évitant son regard, aussitôt après la remise de sa contribution.

En allant déposer la collecte au ministère, Roch pensait à Blanche. La femme Chérel était riche, le salon de jeux prospère. Elle avait certainement les moyens d’épargner à sa fille un mariage de pure convenance. Pourquoi Blanche avait-elle accepté un homme qui avait plus du double de son âge ? Coudert avait-il fait pression, d’une manière ou d’une autre, sur la mère ou la fille ? À présent, de la pitié, de la curiosité, et même une pointe de dégoût se mêlaient à l’admiration de Roch pour la jeune beauté.

Pourtant, le lendemain, un fiacre le déposa devant l’hôtel Coudert, rue de Babylone. Le temps était sec et doux pour une soirée de début d’automne. Il franchit la porte cochère, traversa la cour et passa devant la file des voitures qui déposaient les invités. Il se sentit mal à l’aise en montant la volée de marches qui menait à la porte d’entrée, flanquée de colonnes dans le style antique. La citoyenne Coudert vivait dans un palais. Roch portait son plus bel habit noir et des bas de soie blanche, mais hésita avant de franchir le seuil de la maison, pestant contre sa lâcheté. Un serviteur en perruque poudrée et livrée rouge, le regard dédaigneux, l’arrêta d’un geste du bras. L’homme avait dû voir qu’il ne descendait pas de l’une des voitures, mais il le laissa passer lorsque Roch prononça son nom. Ce dernier marmonna, assez fort pour être entendu, *laquais*.

Il suivit les autres invités dans l'escalier d'honneur, décoré de bouquets de fougères et de fleurs. Le mouvement de la foule l'emporta vers un vaste salon lambrissé de miroirs encadrés d'or, qui reflétaient à l'infini la lumière des lustres de cristal et des chandeliers géants. Des divinités antiques, leur chair nue et rosée reposant sur des oreillers de nuages moelleux, surveillaient la compagnie depuis le plafond.

Les hommes étaient en noir comme Roch ou portaient des uniformes aux couleurs éclatantes. Les femmes, des robes à manches courtes, raides de broderies. Certaines avaient les bras rouges et épais d'anciennes blanchisseuses, ce qui ne les empêchait pas d'étaler rangée après rangée des bracelets scintillants. Roch en fut un instant ébloui.

Il se reprit. Qui étaient donc ces gens ? Il imagina ce que son père en aurait dit. De vulgaires arrivistes qui avaient fait fortune en spéculant sur le déclin précipité des assignats, le papier-monnaie de la République. Ou bien des « riz-pain-sel » qui, depuis le début de la guerre, huit ans plus tôt, s'étaient enrichis en fournissant des denrées aux armées. Les partis politiques s'étaient formés, leurs chefs avaient été guillotins, les clubs avaient fleuri, puis avaient été fermés, les gouvernements étaient tombés, mais la guerre, avec ses multiples opportunités, se poursuivait. Et cette racaille de parvenus singeait les aristocrates !

Les hommes restaient d'un côté du salon, les femmes de l'autre. Roch se demanda si les deux groupes allaient se mêler au cours de la soirée, mais une cloison invisible semblait les séparer. Lui observait la pièce et ses occupants. C'était donc ça, la haute société. Il songeait avec regret qu'il aurait pu passer la soirée au Petit Tonneau, jouant aux dames avec son ami le peintre Mulard, devant une bouteille d'excellent bourgogne extraite de la réserve du patron.

Les réflexions de Roch prirent un tour plus agréable lorsqu'il aperçut la citoyenne Coudert qui venait à sa rencontre. Elle portait

une robe blanche à la grecque, nouée sous les seins par une mince ceinture dorée. Des perles étaient entrelacées dans ses cheveux noirs, d'autres, en rangs multiples, épousaient sa gorge et d'autres encore retombaient en cascade de ses oreilles délicates. Elle souriait à Roch de la même manière que chez sa mère. La simplicité de sa mise, le doux éclat des perles reposaient l'œil après les toilettes criardes et les bijoux clinquants des autres femmes. Blanche était jolie, très jolie, plus que jolie. Une silhouette délicate, aux proportions parfaites. Peut-être cette vision justifiait-elle à elle seule de perdre une soirée.

Roch la contempla d'abord avec complaisance, mais froidement, comme il aurait admiré un tableau ou une statue dans un parc. Puis il se représenta Blanche, les cheveux lui coulant librement dans le dos, et ses perles, détachées, échappées, frappant le sol une à une, rebondissant sur le parquet brillant avec un petit bruit mat. Il délacerait alors sa robe pour la faire glisser, d'un geste vif, jusqu'aux hanches. Il saisirait à pleines mains les longues boucles noires pour les disposer entre les seins nus, nacrés et fermes. Il s'apprêtait à pousser plus loin sa rêverie lorsqu'il la vit avec déplaisir prendre le bras d'un homme corpulent qu'elle entraîna avec elle. Elle souriait toujours.

– Comme c'est aimable à vous, monsieur, d'être venu ce soir ! Permettez-moi de vous présenter mon mari, monsieur Coudert. Charles, voici l'inspecteur en chef Miquel.

Roch, la bouche pincée, dévisageait Coudert. L'homme avait au moins cinquante ans, et sa panse massive, sanglée dans un gilet de satin blanc, contrastait de manière obscène avec la taille svelte de sa gracieuse épouse. Les cheveux, raides et coupés droit au-dessus des épaules, étaient du même gris sombre que les yeux ; les coins de la bouche sans lèvres tournaient vers le bas. Il regardait Roch gravement comme s'il notait le moindre détail, comme s'il le jugeait. Les deux hommes s'adressèrent un signe de tête.

Un laquais annonça *La signora Casaretti!* et une brune superbe aux courbes majestueuses fit son entrée, accueillie par des vagues de

murmures. Coudert se pencha vers son épouse pour lui susurrer quelques mots à l'oreille, puis lâcha son bras pour se consacrer à cette nouvelle beauté, qu'il ne quitta pas de la soirée.

Roch eut l'impression, d'après les bribes de conversations qu'il pouvait saisir, que tous les hommes étaient généraux, banquiers ou sénateurs. Il n'avait rien à dire à quiconque et, maintenant que Blanche s'occupait des autres invités, personne ne lui prêtait plus la moindre attention. Tout le monde passa ensuite dans un salon contigu, où se trouvait un pianoforte.

Un homme fluet s'assit devant l'instrument et le récital commença. Roch avait pris un siège et s'efforçait d'écouter. Il aimait la musique, mais ce n'était pas un cadre agréable pour l'apprécier. Il profita des tièdes applaudissements annonçant la fin de la première pièce pour filer.

Alors qu'il venait de sortir du salon de musique, il sentit une légère tape sur le coude. Il se retourna, le cœur battant un peu plus vite à l'idée que ce pourrait être madame Coudert. C'était elle, en effet, qui lui glissa sous le bras une main gantée de satin blanc. Un geste intime, presque tendre. Elle lui souriait à nouveau.

– Vous nous quittez déjà, monsieur, sans attendre le souper ? Vous allez manquer l'une de mes pièces préférées, la *Sonate pathétique* de monsieur Beethoven. Un jeune musicien allemand.

– À mon grand regret. Le devoir m'appelle.

Les lèvres de Blanche formèrent une moue enfantine ; il y avait une lueur enjouée dans ses yeux noirs.

– Et vous partiez ainsi, sans prendre congé de moi ? J'espère que vous avez passé une agréable soirée.

– Certes. Je vous remercie de votre aimable invitation.

Elle se mit à rire.

– Vous avez trouvé ma petite fête bien ennuyeuse, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas.

– Moi aussi, monsieur. Sauf pour la musique, bien sûr.

Elle soupira, regardant ses invités par la porte du salon.

– Maman me dit souvent que la société était bien plus raffinée avant la Révolution. Les gentilshommes se consacraient aux dames, leur faisaient la cour. Les conversations étaient animées, brillantes, pleines d'esprit. Les fêtes se transformaient en bals improvisés, les invités, sur un coup de tête, se mettaient à chanter, à jouer du piano-forte. On s'amusait tellement à l'époque!

Roch plongea froidement les yeux dans ceux de la jeune femme.

– Je ne saurais dire, citoyenne. Avant la Révolution, mon père était chiffonnier. Il fréquentait assez peu les salons.

Elle rougit et inclina la tête.

– Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, monsieur. Ce fut un plaisir de vous revoir.

Alors qu'elle s'appêtait à s'en retourner, son éventail lui échappa des doigts. Elle porta la main à la bouche pour étouffer un petit cri. Roch plia le genou pour ramasser l'objet, et son visage effleura l'étoffe de la robe. Il passa le pouce sur la monture de nacre et en admira un instant le motif sculpté de fleurs et de papillons, d'une délicatesse exquise. Leurs mains se rencontrèrent, il sentit quelque chose se glisser dans la sienne.

– Mille mercis, monsieur.

Il dévala l'escalier, serrant le bout de papier dans sa poche. Cette soirée n'avait peut-être pas été une perte de temps, après tout. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'être déçu. S'attendait-il à ce que les choses soient moins faciles? Mais à quoi s'était-il attendu, au juste?

Une fois dans la rue, il s'arrêta dans le cercle de lumière du premier réverbère.

*La boutique de modes de madame Bercelle, à l'enseigne
des Cinq Diamants, rue du Hasard. Après-demain.*

Trois heures de l'après-midi.

Il sourit, triomphant. La très belle, l'aristocratique madame Coudert serait sienne.

Il s'était rendu à l'heure dite aux Cinq Diamants, où Blanche l'attendait pour le conduire au garni. Les deux jours écoulés avaient rendu presque furieuse l'envie qu'il avait d'elle. Fort heureusement, elle ne s'était pas jouée de son impatience, elle l'avait laissé la dévêtir en toute hâte. Il l'avait trouvée aussi belle qu'il l'avait espéré, peut-être plus, lui avait fait les choses auxquelles il avait pensé lors de la soirée musicale, puis d'autres auxquelles il avait songé entre-temps, et d'autres encore dont l'idée lui était venue sur l'instant. Elle aussi avait fait montre d'une audace sans réserve.

Ils étaient amants depuis trois mois et, contrairement à ce qu'il avait éprouvé avec ses précédentes maîtresses, le désir devenait plus vif à chacune de leurs rencontres. Était-il en train de tomber amoureux ?